

qu'un fait ignoré. Faites de la littérature, tout obéit à votre imagination : vous êtes le maître, le créateur. Entrez de raconter l'Histoire : après des années de recherches, vous croyez avoir mis chaque chose à sa place, tiré les conséquences les plus naturelles, les plus légitimes des connaissances acquises par vos études. Mais vous ne pourrez être en sûreté, tant que vous n'aurez pas sondé ponce par ponce le terrain sur lequel vous marchez. Autrement, une mine éclatera au moment où vous y pensez le moins, détruisant l'édifice élevé à grands frais. Le personnage que vous faisiez agir à telle époque, n'était pas encore né, ou se trouvait mort depuis longtemps. Celui que vous faites mourir se trouve encore témoin à une foule d'actes. Vous rapportez à une seule administration ce qui a eu lieu sous deux administrations différentes. Quel est l'historien qui peut dire au frontispice de son œuvre : JE SUIS SUR DE NE M'ÊTRE PAS TROMPÉ ?

Parmi les renseignements dont l'absence peut causer un grand nombre d'erreurs, les plus utiles sans contredit sont ceux qui constatent l'existence, l'âge, la demeure des personnes qui figurent dans un récit. Nos écrivains salueront avec bonheur, je l'espère, un ouvrage qui abrégant considérablement leurs recherches, fera en quelque sorte disparaître les distances et décuplera le temps, si précieux pour leurs travaux. Mais ce qui leur sera peut-être le plus agréable, c'est que par là, ils verront tomber cette barrière de l'inconnu, jusqu'à présent trop souvent impénétrable.

L'historien de la Colonie Française en Canada, le regretté M. Faillon, n'avait pu découvrir l'acte de mariage de la mère de Mme. d'Youville avec M. O'Sullivan. On sait cependant, avec quel soin attentif, il avait étudié nos archives. Écrivant la vie de la sainte fondatrice des Sœurs Grises, il tenait naturellement à donner sur sa famille, tous les détails d'une certaine valeur. Il avait bien constaté le fait du mariage ; mais il en ignorait l'époque et le lieu. Il faut avouer que le hasard seul l'aurait mis sur la voie. C'est à la Pointe-aux-Trembles près de Québec, que M. O'Sullivan avait épousé Mme. veuve Dufros de la Gemmerais, née Gauthier de Varennes. On ne comprend pas pourquoi, habitant tous deux le Gouvernement de Montréal, ils étaient allés s'unir dans un endroit si éloigné. Dans tous les cas, l'historien de nos jours se trouve aussi déçu que le furent probablement alors les contemporains de ces deux vénérables personnes.

Je pourrais multiplier les exemples de ce genre. Qu'il me suffise de rappeler deux noms chers à l'Histoire du Canada, ceux de Sir Hippolyte LaFontaine et du Commandeur Viger.

On sait que le premier, aussi distingué comme homme d'Etat que comme juriste, s'occupait de recherches généalogiques, au milieu des travaux qu'il avait entrepris pour l'histoire du Droit en Canada. C'était pour lui, une véritable jouissance, comme il le disait à ses amis. Mais en même temps, il se plaignait d'être souvent arrêté, et de ne savoir où aller chercher l'acte qui lui manquait pour unir les deux anneaux d'une chaîne généalogique. Quant à M. Viger, c'est à lui que revient l'honneur d'avoir entrepris, un des premiers, la tâche laborieuse de contrôler le récit de nos historiens et annalistes. L'histoire des familles, leurs lignées, leurs alliances a nécessairement attiré son attention. Tout le monde sait que, pour ce genre de recherches, il ne reculait pas devant les sacrifices. Il y a